

GEORGES FRIEDENKRAFT

De Charente au Québec

Pour Robert H. Dodd

L'une de mes filles rentrait de classe de nature et, pour des raisons de commodité, je m'apprêtais à aller la chercher à la gare de cette petite ville de Charente-Maritime où j'avais passé une partie de mon enfance. En remontant la rue principale, je ne pus résister au plaisir d'aller revoir la maison des Berthiaume, ce couple d'instituteurs qui m'avait tant de fois reçu quand j'étais petit. La maison était toujours comme je l'avais connue, encadrée de son jardin de roses et des conifères, parmi lesquels, majestueux, trônait l'araucaria. Un peu plus loin à l'arrière, on devinait la rangée de fruitiers où monsieur Berthiaume produisait les poires les plus fondantes et les plus succulentes qu'il m'ait été donné de goûter.

Je frappai et ils vinrent m'ouvrir, l'un et l'autre, elle avec son allure nonchalante de vieille dame qui avait connu toutes les surprises de la vie, lui tapi derrière ses grosses moustaches, la tête couverte de l'inévitable béret saintongeais. Ils ne s'attendaient guère à me voir et ce fut un moment de retrouvailles inoubliable. Ils me firent parcourir à nouveau cette maison que j'avais tant aimée jadis, la cour où, face au pied d'altéa, je jouais à «un, deux, trois, soleil!» avec les enfants du quartier, le petit salon où j'égrenais des chapelets de fausses notes sur le piano aux sonorités humides, la salle de séjour – en Charente, on l'appelait «cuisine» même si aucune cuisine ne s'y faisait – et les parterres aux roses toujours parfumées... Quant à mes deux amis, j'avais du mal à imaginer leur âge tant ils avaient peu changé. Ils étaient plus maigres, leurs cheveux avaient blanchi, mais les traits caractéristiques étaient toujours là.